

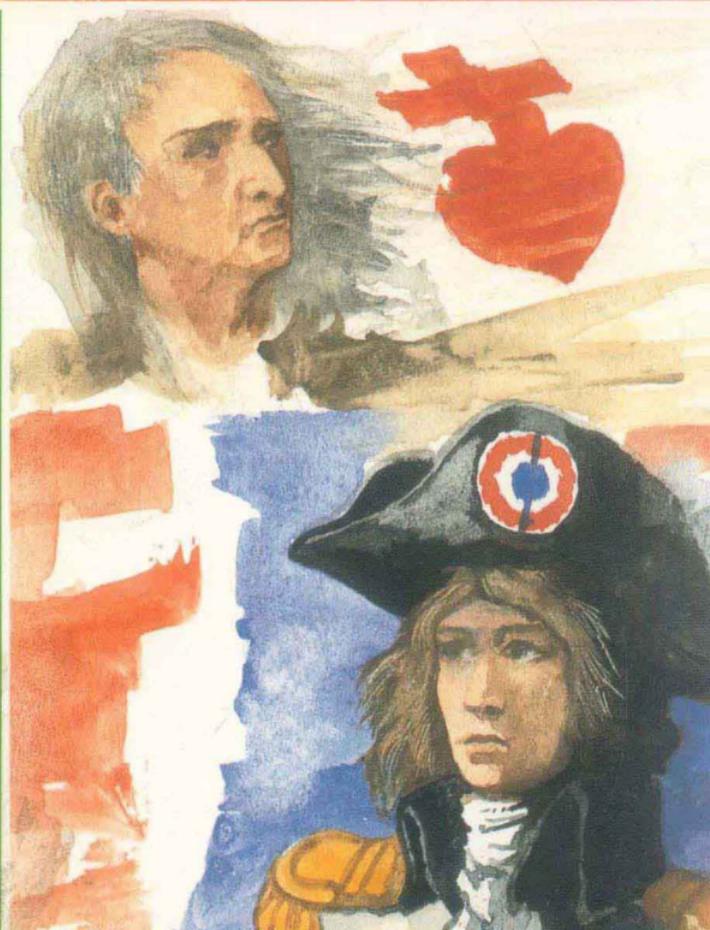
VICTOR HUGO

une œuvre

QUATRE-VINGT-TREIZE

un thème

la révolution française



CLASSIQUES
HATIER

contes & romans

les classiques illustrés Hatier
œuvres et thèmes
Collection dirigée par Georges Synchronès et Françoise Rachmuhl

Victor HUGO

une œuvre

QUATRE-VINGT-TREIZE

un thème

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

H. DE BALZAC, A. MNOUCHKINE, MICHELET,
BARBEY D'AUREVILLY, A. FRANCE

présentation d'Élisabeth Coulon et Béatrice Grange

PROFESSEURS DE LETTRES

© HATIER PARIS, SEPTEMBRE 1988

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faite sans autorisation préalable, est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Réf. : Loi du 11 mars 1957.

ISBN 2-218-01705-9

LES AUTEURS ET LES TEXTES

Introduction :

Les origines de *Quatrevingt-treize*, 4

I. Victor Hugo : « Quatrevingt-treize »

1. Les enfants du bataillon du Bonnet-Rouge, 11
2. La Vendée a une tête, 19
3. Vive Lantenac ! 25
4. La mission de Cimourdain, 37
5. La bataille de Dol, 45
6. Les deux visages de la République, 53
7. Les prisonniers de la tour Gauvain, 61
8. L'assaut, 71
9. L'incendie de la Tourgue, 80
10. Le devoir de Gauvain, 87
11. La mort de Gauvain, 94

II. La Révolution française

- A. Mnouchkine**, Le Théâtre du Soleil, « 1789 », 104
- J. Michelet**, La prise de la Bastille (*Histoire de la Révolution française*), 114
- H. de Balzac**, Le piège de la Vivetière (*les Chouans*), 123
- J. A. Barbey d'Aurevilly**, le Château de Touffedelys (*le Chevalier Des Touches*), 132
- A. Chénier**, « Comme un dernier rayon » (*lambes*), 138
- A. France**, « L'amour peintre » (*les Dieux ont soif*), 145
- A. Carpentier**, « Avec la liberté, la première guillotine arrivait au Nouveau Monde », (*le Siècle des lumières*), 153

LES GRANDS THÈMES DE RÉFLEXION, D'IMAGINATION ET D'EXPRESSION

Documentons-nous :

La guerre en Vendée : la guerre d'embuscade, 34 ; les communications codées des chouans, 35 ; insignes, 36 ; chefs de guerre blancs et bleus, 59 ; les conscrits de l'an II, 76 ; chants de combat, 77 ; la guillotine, 99, 144.

Enquêtons et réfléchissons :

Le poids des traditions en Vendée, 18 ; l'armée républicaine et les sections révolutionnaires, 18 ; les chefs de la chouannerie, 24 ; les colonnes infernales, 36 ; « la patrie en danger » et la Terreur, 44 ; les blancs et les armées étrangères, 52 ; les articles de journaux, 86 ; les idées des « lumières », 92 ; V. Hugo, les droits de l'homme et la peine de mort, 99 ; le comique et la mise en scène, 112 ; le 14 juillet 1789, 121 ; la mission du poète, 143.

Comparons :

Travail de comparaison avec d'autres textes de V. Hugo et d'autres auteurs : 69, 70, 75, 93, 101, 119, 131, 143.

Exprimons-nous :

Question de mots et malentendus, 18 ; transposons pour le théâtre et jouons, 44, 113 ;

Écrivons un scénario pour le cinéma, 52 ; rédigeons un dialogue, 60 ; réalisons un montage audio-visuel, 79 ; décrivons une catastrophe naturelle, 86 ; un débat intérieur, 93.

Rédigeons :

Le personnage de Gauvain, 43 ; les suffixes, 58 ; l'emploi de « si », 69 ; la métaphore, 78.

LES ORIGINES DE « QUATREVINGT-TREIZE »

Victor Hugo (1802-1885) : le projet d'écrire un roman sur la Révolution

Quatrevingt-treize, publié en 1874, est le dernier roman de Victor Hugo.

Écrire un roman historique sur la Révolution, et plus particulièrement sur la guerre de Vendée, représente pour Victor Hugo un très vieux projet, mûri tout au long de sa vie ; c'est aussi une affaire personnelle. Son père et sa mère se sont connus en Vendée :

« Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne »,

ainsi présentait-il ses parents dans un poème de jeunesse, publié en 1831, dans le recueil *Feuilles d'automne*.

Sa mère, Sophie Trébuchet, est d'une famille nantaise catholique et royaliste ; peut-être n'est-elle pas aussi « vendéenne » et « brigande » que l'a affirmé Victor Hugo pour embellir le contraste entre ses deux parents, mais, assurément, de cœur et d'opinion, elle est du côté des « blancs ».

Son père est un « bleu » ; à vingt ans, en 1792, il combat dans l'armée du Rhin, et en 1793 il est envoyé en Vendée avec son bataillon. Victor Hugo souligne cet événement en s'adressant exceptionnellement à la première personne aux lecteurs de *Quatrevingt-treize* :

« Cette guerre, mon père l'a faite, et j'en puis parler. »

Écrire un livre sur le déchirement de la république et de la Vendée, c'est donc pour Victor Hugo une affaire intime, le signe de sa double origine « blanche » et « bleue » ; c'est aussi un témoignage sur son évolution personnelle car, d'ultraroyaliste qu'il est dans sa prime jeunesse, il en vient assez vite à modérer ses sentiments exaltés pour la cause vendéenne, puisqu'il se présente ainsi dans le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* :

« J'admire encore La Rochejaquelein, Lescure, Cathelineau, Charette même ; je ne les aime plus. Le sentiment

de respect que m'inspire la Vendée n'est plus chez moi qu'une affaire d'imagination et de vertu. Je ne suis plus vendéen de cœur, mais d'âme seulement. »

Publié dans *Littérature et philosophie mêlées*, 1834.

Par la suite, il adoptera et défendra le point de vue républicain. On sait que ses convictions républicaines l'amèneront à vivre dix-huit ans d'exil, de 1852 à 1870, en protestation contre le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte et le régime du second Empire.

Pour son roman *Quatrevingt-treize*, Victor Hugo a longuement travaillé et réfléchi ; il a rassemblé une importante documentation sur la période de la Révolution, il a lu les historiens, comme Louis Blanc ou Michelet, ainsi que les mémorialistes de la chouannerie, telle que la marquise de La Rochejaquelein ; mais il se sent d'abord écrasé devant l'ampleur et la gravité de son sujet. Quand il commence la rédaction de son roman, en 1863, il annonce à son éditeur :

« Je suis au seuil d'un très grand ouvrage à faire. J'hésite devant l'immensité, qui en même temps m'attire. C'est 93 » ;

et à son ami Paul Meurice il écrit, d'autre part :

« Je suis un peu vieux pour mettre en mouvement ces montagnes, et quelle montagne ! La Montagne elle-même ! 93 ! »

Victor Hugo commence plusieurs fois ses manuscrits, s'interrompt, s'attache aussi, dans la même période, à d'autres œuvres ; il en viendrait presque à abandonner ce projet ; mais, brutalement, la pression des événements politiques de 1870-1871 lui redonne à la fois le sentiment de l'urgence et l'inspiration : avec l'insurrection de la Commune, l'idée révolutionnaire est redevenue palpable ; des débats vieux de près d'un siècle ont retrouvé une brûlante actualité ; Victor Hugo n'adhère pas à toutes les thèses ni à toutes les méthodes des « communards », mais il ne tolère pas la brutalité de la répression qui s'abat sur eux ; sans balancer, il choisit son camp, aide des condamnés, soutient des proscrits ; il n'admet pas que « l'horreur », quelle qu'elle soit, puisse devenir « la force ». Les interrogations graves qu'il se pose à propos de la

Commune sont les mêmes que celles qu'il s'est déjà posées à propos de la Révolution ; il écrit en 1871 :

« Toute ma pensée oscille entre ces deux pôles : CIVILISATION, RÉVOLUTION. Quand la liberté est en péril, je dis : Civilisation, mais Révolution. Quand c'est l'ordre qui est en danger, je dis : Révolution, mais Civilisation. »

Victor Hugo s'était longtemps fait un devoir d'écrire un roman sur la Révolution ; après le choc de la Commune, les espoirs déçus, l'horreur de la répression, et, pour lui-même, un nouvel exil, c'est désormais une inspiration irrésistible qui l'entraîne : *Quatrevingt-treize* est rédigé en moins de six mois, à Guernesey, entre le 25 décembre 1872 et le 9 juin 1873.

« 1793 » : le choix de cette date, et la signification du roman

L'année 1793 est, pour Victor Hugo, l'année critique de la Révolution, l'année où la république est en danger de mort :

« 93 est la guerre de l'Europe contre la France et de la France contre Paris. Et qu'est-ce que la Révolution ? C'est la victoire de la France sur l'Europe et de Paris sur la France. De là, l'immensité de cette minute épouvantable, 93, plus grande que tout le reste du siècle.

Rien de plus tragique, l'Europe attaquant la France et la France attaquant Paris. Drame qui a la stature de l'épopée.

93 est une année intense. L'orage est là dans toute sa colère et dans toute sa grandeur. »

Victor Hugo, *Quatrevingt-treize*, deuxième partie.
« A Paris », Livre premier, Cimourdain, ch. II.

Victor Hugo s'attache dans tout le roman à montrer que toute violence entraîne une autre violence, que toute terreur est la riposte à une autre terreur ; dans la guerre civile qui amène le peuple à se déchirer, paysans chouans contre soldats bleus, il semble éprouver autant de compréhension et de compassion pour les uns que pour les autres, et cherche plus loin les responsabilités de la déchirure ; en revanche, il dénonce sans complaisance les abus de l'ancien régime, les siècles d'oppression et de terreurs accumulées, qui n'ont pas permis d'autre riposte qu'une autre Terreur.

Le sens du roman de Victor Hugo est assez clair ; sans justifier la Terreur, il l'explique, et il prend le parti de la république, ou, plus largement, le parti de l'humanité. Sans accabler les paysans bretons dont il montre à quel point ils sont exploités depuis des siècles par leurs seigneurs, fanatisés par leurs curés, simples jouets entre les mains des aristocrates, il déclare que, sur le fond, cette fois-ci, la Vendée « a eu tort ». Il présente, vis-à-vis des « chouans », des « bleus », des soldats de la république qui sont des hommes conscients de préparer un avenir différent et qui mènent avec détermination le combat du progrès contre l'obscurantisme¹.

Et pourtant, ce roman qui, indubitablement, défend une thèse favorable au parti républicain, réussit à ne pas être manichéen² ; prenons-en pour exemple le geste de très grande humanité accompli par Lantenac, l'aristocrate réactionnaire, que l'on croyait inaccessible à la pitié, et incapable de remettre en cause le succès de ses projets ; remarquons aussi combien, à l'intérieur du même camp révolutionnaire, les héros sont divisés : Cimourdain, l'inexorable, et Gauvain, le clément, confrontent inlassablement leurs visions de l'avenir ; leur idéal commun, et leur très grande amitié, ne les empêchent pas de s'affronter âprement ; les questions reviennent toujours : Quelle révolution faisons-nous ? Quelle humanité préparons-nous ? Quelle société ? Quelle morale ? Quel avenir ?

Les guerres de l'Ouest

L'Ouest n'a pas été la seule région de France à réagir lors des bouleversements provoqués par la Révolution ; un peu partout, et dès 1790, on a vu les gens des campagnes se dresser tantôt contre les nobles, tantôt contre les patriotes des bourgades. A partir de 1793, quand la Révolution s'est durcie, la crainte d'une dictature parisienne a même suscité en province des mouvements de protestation qui ont pris la forme d'une véritable insurrection à Caen, Bordeaux, Lyon, Marseille ; les

1. *Obscurantisme* : système qui maintient volontairement les humbles dans l'ignorance, pour mieux les opprimer.

2. *Manichéen* : qui a tendance à opposer de manière systématique ce qui serait entièrement bon à ce qui serait entièrement mauvais.

soulèvements des départements de l'Ouest devinrent d'une telle ampleur que le terme de « Vendée » est devenu synonyme de « Contre-Révolution », désignant aussi bien la chouannerie de Normandie et de Bretagne que la guerre de Vendée.

Les dispositions prises par l'Assemblée à partir de 1790 ont modifié profondément les habitudes de vie dans l'Ouest : quand la Bretagne perd son statut de province isolée du reste du pays, bien des avantages liés à cette situation disparaissent pour les habitants de ces régions : par exemple, la contrebande du sel qui faisait vivre « faux sauniers »³ et « gabelous »⁴, n'a plus de raison d'être ; d'autre part, les décrets sur « la Constitution civile du clergé »⁵ sont particulièrement mal acceptés dans ces départements très catholiques ; les prêtres « assermentés » prêchent dans des églises vides, tandis que les prêtres « réfractaires » maintiennent clandestinement leur influence sur la population, et exploitent le sentiment religieux des paysans.

Quelques révoltes, encouragées par les nobles, ou dirigées par des paysans comme Jean Cottreau, dit Jean Chouan, et ses frères, éclatent, ici et là, à l'occasion du bannissement des « bons prêtres » en septembre 1792, de l'abolition de la monarchie, et de l'exécution de Louis XVI ; le mécontentement est à son comble lorsqu'arrive la nouvelle du décret du 24 février 1793 qui ordonne à travers tout le territoire la levée de 300 000 hommes.

Le 2 mars 1793, jour de marché à Cholet, les paysans manifestent contre cette levée ; les représentants de la république sont agressés ; c'est le début de la guerre civile. Ces scènes se répètent un peu partout dans les villes et les bourgs de l'Ouest ; le tocsin sonne ; les paysans qui refusent de s'enrôler dans les armées de la république prennent les armes contre la Révolution, pour Dieu et pour le Roi : la guerre de Vendée est née.

3. *Faux sauniers* : ceux qui pratiquent la contrebande du sel.

4. *Gabelous* : contrôleurs chargés de réprimer la contrebande et de faire respecter l'impôt sur le sel.

5. *Constitution civile du clergé* : décret du

12 juillet 1790 qui modifie le statut de l'Église de France, et la subordonne à l'État ; les membres du clergé doivent désormais prêter serment de fidélité à la nation (prêtres « assermentés ») ; ceux qui s'y refusent sont poursuivis comme prêtres « réfractaires ».

PREMIÈRE PARTIE

Victor Hugo

QUATREVINGT-TREIZE



*G. Brion, Le sergent Radoub,
Maison de Victor Hugo, Paris.*

1. LES ENFANTS DU BATAILLON DU BONNET-ROUGE

Un matin de mai 1793, un bataillon de soldats républicains avance avec précaution dans le bois de la Saudraie, en Astillé, forêt épaisse, et terrifiante pour les bleus ; c'est dans ces profondeurs qu'ont commencé les premières manifestations de la guerre civile, en 1792 ; les chouans y sont chez eux, et les bleus ont toutes les raisons de craindre encore une embuscade.

Une petite troupe de trente grenadiers, le sergent Radoub à leur tête, est envoyée en avant-garde pour inspecter les taillis ; à un tressaillement, les éclaireurs devinent la présence de quelqu'un qui se cache : ils redoutent un piège des chouans ; immédiatement ils s'apprêtent à tirer... La vivandière¹ du bataillon arrête leur geste : elle a eu la curiosité de scruter à travers les broussailles, et elle a pu voir que cet « ennemi » n'est qu'une pauvre jeune femme, assise sur la mousse, qui tient, blottis contre elle, trois petits enfants.

On entoure la Bretonne, on l'interroge, on lui demande son nom.

La femme murmura dans un bégaiement presque indistinct :

— Michelle Flécharde.

Cependant la vivandière caressait avec sa grosse main la petite tête du nourrisson.

5 — Quel âge a ce môme ? demanda-t-elle.

La mère ne comprit pas. La vivandière insista.

— Je vous demande l'âge de ça.

— Ah ! dit la mère, dix-huit mois.

10 — C'est vieux, dit la vivandière. Ça ne doit plus téter. Il faudra me sevrer² ça. Nous lui donnerons de la soupe.

1. *Vivandière* : femme qui suivait les armées pour vendre aux soldats vivres, boissons, objets de nécessité.

2. *Sevrer* : cesser progressivement d'allaiter pour donner une nourriture solide.

La mère commençait à se rassurer. Les deux petits qui s'étaient réveillés étaient plus curieux qu'effrayés. Ils admiraient les plumets³.

— Ah ! dit la mère, ils ont bien faim.

15 Et elle ajouta :

— Je n'ai plus de lait.

— On leur donnera à manger, cria le sergent, et à toi aussi.

Mais ce n'est pas tout ça. Quelles sont tes opinions politiques ?

20 La femme regarda le sergent et ne répondit pas.

— Entends-tu ma question ?

Elle balbutia :

— J'ai été mise au couvent toute jeune, mais je me suis mariée, je ne suis pas religieuse. Les sœurs m'ont appris à
25 parler français. On a mis le feu au village. Nous nous sommes sauvés si vite que je n'ai pas eu le temps de mettre des souliers.

— Je te demande quelles sont tes opinions politiques ?

— Je ne sais pas ça.

Le sergent poursuivit :

30 — C'est qu'il y a des espionnes. Ça se fusille, les espionnes. Voyons. Parle. Tu n'es pas bohémienne ? Quelle est ta patrie ?

Elle continua de le regarder comme ne comprenant pas.

Le sergent répéta :

— Quelle est ta patrie ?

35 — Je ne sais pas, dit-elle.

— Comment, tu ne sais pas quel est ton pays ?

— Ah ! mon pays. Si fait.

— Eh bien, quel est ton pays ?

La femme répondit :

40 — C'est la métairie⁴ de Siscoignard, dans la paroisse d'Azé. Ce fut le tour du sergent d'être stupéfait. Il demeura un moment pensif, puis il reprit :

— Tu dis ?

— Siscoignard.

45 — Ce n'est pas une patrie, ça.

— C'est mon pays.

3. *Plumet* : touffe de plumes garnissant une coiffure et spécialement une coiffure militaire.

4. *Métairie* : ferme.

Et la femme, après un instant de réflexion, ajouta :

— Je comprends, monsieur... Vous êtes de France, moi je suis de Bretagne.

50 — Eh bien ?

— Ce n'est pas le même pays.

— Mais c'est la même patrie ! cria le sergent.

La femme se borna à répondre :

— Je suis de Siscoignard.

55 — Va pour Siscoignard, repartit le sergent. C'est de là qu'est ta famille ?

— Oui.

— Que fait-elle ?

— Elle est toute morte. Je n'ai plus personne. [...]

60 — Es-tu des bleus⁵ ? Es-tu des blancs⁶ ? Avec qui es-tu ?

— Je suis avec mes enfants.

Il y eut une pause. La vivandière dit :

— Moi, je n'ai pas eu d'enfants. Je n'ai pas eu le temps.

Le sergent recommença.

65 — Mais tes parents ! Voyons, madame, mets-nous au fait de tes parents. Moi, je m'appelle Radoub ; je suis sergent, je suis de la rue du Cherche-Midi⁷ ; mon père et ma mère en étaient, je peux parler de mes parents. Parle-nous des tiens. Dis-nous ce que c'était que tes parents.

70 — C'étaient les Fléchard. Voilà tout.

— Oui, les Fléchard sont les Fléchard, comme les Radoub sont les Radoub. Mais on a un état⁸. Quel était l'état de tes parents ? Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils fléchardaient, tes Fléchard ?

75 — C'étaient des laboureurs. Mon père était infirme et ne pouvait travailler à cause qu'il avait reçu des coups de bâton que le seigneur, son seigneur, notre seigneur, lui avait fait donner, ce qui était une bonté, parce que mon père avait pris un lapin, pour le fait de quoi on était jugé à mort ; mais le
80 seigneur avait fait grâce et avait dit : Donnez-lui seulement cent coups de bâton ; et mon père était demeuré estropié.

5. *Les bleus* : les républicains.

6. *Les blancs* : les royalistes.

7. *Rue du Cherche-Midi* : rue de Paris.

8. *État* : métier.

— Et puis ?

— Mon grand-père était huguenot⁹. Monsieur le curé l'a fait envoyer aux galères. J'étais toute petite.

85 — Et puis ?

— Le père de mon mari était un faux saunier¹⁰. Le roi l'a fait pendre.

— Et ton mari, qu'est-ce qu'il fait ?

— Ces jours-ci, il se battait.

90 — Pour qui ?

— Pour le roi.

— Et puis ?

— Dame, pour son seigneur.

— Et puis ?

95 — Dame, pour monsieur le curé.

— Sacré mille noms de noms de brutes ! cria un grenadier. [...]

— Tais-toi. Tu as fait peur à madame. On ne jure pas devant les dames.

100 — C'est que c'est tout de même un véritable massacre pour l'entendement d'un honnête homme, répliqua le grenadier, que de voir des iroquois¹¹ de la Chine qui ont eu leur beau-père estropié par le seigneur, leur grand-père galérien par le curé et leur père pendu par le roi, et qui se battent, nom
105 d'un petit bonhomme ! et qui se fichent en révolte et qui se font écrabouiller pour le seigneur, le curé et le roi ! [...]

— Grenadier, dit le sergent, nous ne sommes pas ici au club de la section des Piques¹². Pas d'éloquence.

Et il se tourna vers la femme.

110 — Et ton mari, madame ? Que fait-il ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Il est devenu rien, puisqu'on l'a tué.

— Où ça ?

— Dans la haie.

115 — Quand ça ?

— Il y a trois jours.

— Qui ça ?

9. *Huguenot* : protestant.

10. *Faux saunier* : qui se livre à la contrebande du sel.

11. *Iroquois* : indiens d'Amérique.

12. *Section des Piques* : la section à laquelle appartient le grenadier ; de 1790 à

1795, Paris est divisé en 48 sections ; d'abord simples circonscriptions électorales, elles deviennent à partir de 1792 des organismes politiques permanents, lieux de débats et d'activités révolutionnaires.

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas qui a tué ton mari ?

120 — Non.

— Est-ce un bleu ? Est-ce un blanc ?

— C'est un coup de fusil.

— Et il y a trois jours ?

— Oui.

125 — De quel côté ?

— Du côté d'Ernée. Mon mari est tombé. Voilà.

— Et depuis que ton mari est mort, qu'est-ce que tu fais ?

— J'emporte mes petits.

— Où les emportes-tu ?

130 — Devant moi.

— Où couches-tu ?

— Par terre.

— Qu'est-ce que tu manges ?

— Rien.

135 Le sergent eut cette moue militaire qui fait toucher le nez par les moustaches.

— Rien ?

140 — C'est-à-dire des prunelles, des mûres dans les ronces, quand il y en a de reste de l'an passé, des graines de myrtille, des pousses de fougère.

— Oui. Autant dire rien.

L'ainé des enfants, qui semblait comprendre, dit : J'ai faim.

145 Le sergent tira de sa poche un morceau de pain de munition¹³ et le tendit à la mère. La mère rompit le pain en deux morceaux et les donna aux enfants. Les petits mordirent avidement.

— Elle n'en a pas gardé pour elle, grommela le sergent. [...]

— Et comme ça, madame, tu te sauves ?

— Il faut bien.

150 — A travers champs, va comme je te pousse ?

— Je cours de toutes mes forces, et puis je marche, et puis je tombe.

— Pauvre paroissienne¹⁴ ! dit la vivandière.

13. *Pain de munition* : pain en forme de boule, fourni aux soldats.

14. *Paroissienne* : qui appartient à une paroisse ; ici, au sens large, pauvre femme.

— Les gens se battent, balbutia la femme. Je suis tout
155 entourée de coups de fusil. Je ne sais pas ce qu'on se veut. On
m'a tué mon mari. Je n'ai compris que ça.

Le sergent fit sonner à terre la crosse de son fusil, et cria :

— Quelle bête de guerre ! nom d'une bourrique !

La femme continua :

160 — La nuit passée, nous avons couché dans une éמושse.

— Tous les quatre ?

— Tous les quatre.

— Couché ?

— Couché.

165 — Alors, dit le sergent, couché debout.

Et il se tourna vers les soldats :

— Camarades, un gros vieux arbre creux et mort où un
homme peut se fourrer comme dans une gaine, ces sauvages
appellent ça une éמושse. Qu'est-ce que vous voulez ? Ils ne
170 sont pas forcés d'être de Paris.

— Coucher dans le creux d'un arbre ! dit la vivandière, et
avec trois enfants !

— Et, reprit le sergent, quand les petits gueulaient, pour les
gens qui passaient et qui ne voyaient rien du tout, ça devait
175 être drôle d'entendre un arbre crier : *Papa, maman !*

— Heureusement c'est l'été, soupira la femme.

Elle regardait la terre, résignée, ayant dans les yeux l'éton-
nement des catastrophes.

Les soldats silencieux faisaient cercle autour de cette
180 misère.

Une veuve, trois orphelins, la fuite, l'abandon, la solitude,
la guerre grondant tout autour de l'horizon, la faim, la soif,
pas d'autre nourriture que l'herbe, pas d'autre toit que le ciel.

Le sergent s'approcha de la femme et fixa ses yeux sur
185 l'enfant qui tétait. La petite quitta le sein, tourna doucement
la tête, regarda avec ses belles prunelles bleues l'effrayante
face velue, hérissée et fauve qui se penchait sur elle, et se mit
à sourire.

Le sergent se redressa et l'on vit une grosse larme rouler sur
190 sa joue et s'arrêter au bout de sa moustache comme une perle.

Il éleva la voix :

— Camarades, de tout ça je conclus que le bataillon va
devenir père. Est-ce convenu ? Nous adoptons ces trois en-
fants-là.

195 — Vive la République ! crièrent les grenadiers.